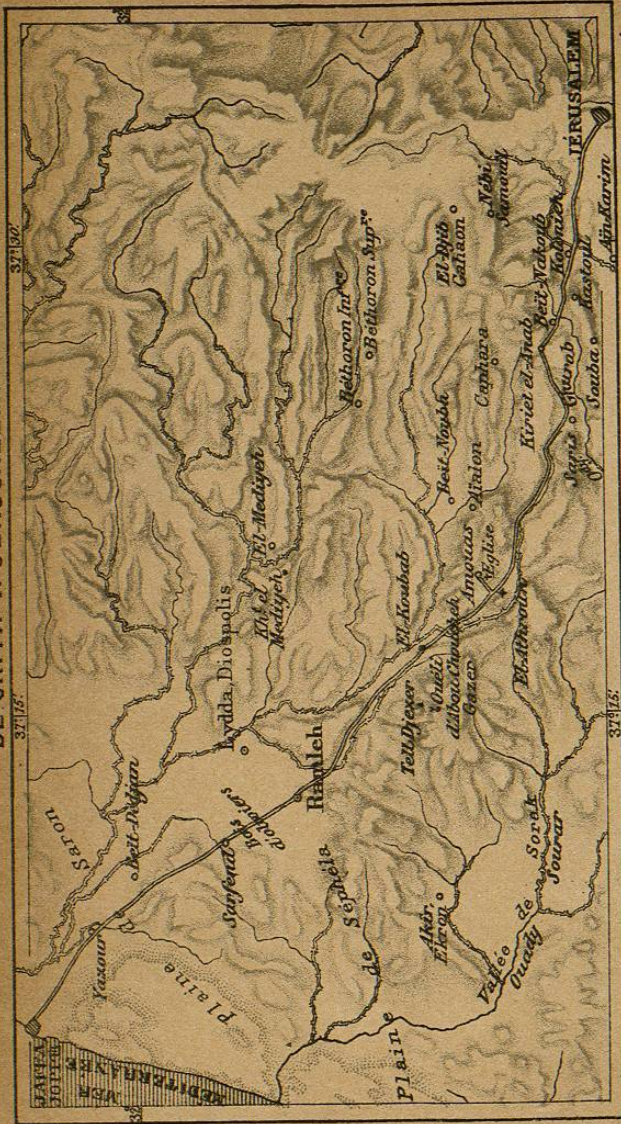


chambre haute, ὑπερῶον, dont il est souvent question dans l'Écriture. Elle est ici parfaitement caractérisée. Que l'on se représente au premier étage, sous la terrasse, un appartement d'honneur de huit mètres sur sept. Il commande à quatre portes, s'ouvrant, deux à droite et deux à gauche, sur des chambres particulières. En ce lieu tranquille et intime on se réunit pour la prière commune, les circonstances graves de la vie, les manifestations collectives de joie ou de tristesse. Un tableau, assez mal peint d'ailleurs, rappelle que Tabithe morte fut exposée dans une salle haute comme celle-ci. Au milieu des manifestants on voit Pierre ému qui lui rend la vie.

Thabithe signifie gazelle. Les femmes ont ici une grande douceur dans le regard. Leurs beaux yeux noirs rappellent ceux de ce gracieux animal. Les surnoms chez les anciens étaient empruntés à un détail physique quelconque. Il faut croire que Tabithe avait le regard aussi pur, aussi doux, aussi bon que son âme. En général les femmes de Jaffa se promènent enveloppées dans un grand voile blanc, quel que soit leur âge. Quand ce voile se complique d'un appendice noir qui couvre la figure, c'est fort disgracieux. Les hommes portent le vaste pantalon à plis retombant sur les talons. Leurs vestes courtes sont coquettes. Le type de la population est remarquable.

Enfin la soirée se passe en agréables conversations avec des prêtres qui viennent nous faire visite. A neuf heures nous nous retirons dans nos

DE JAFFA À JÉRUSALEM.



Nota: Les noms hébraïques sont écrits en caractères syllabiques. Ex. Akalon.

Echelle: 15 Kilom.

Itinéraire du voyage de M<sup>rs</sup> Le Camus et Vigneron.

chambres, où tout est engageant de confortable et de propreté. La brise de mer nous arrive délicieuse. De la terrasse intérieure où je me promène je la respire tout à l'aise. Il y a quelque chose de lugubre dans les longs mugissements des flots pendant la nuit. Je ne crois pas que le monstre auquel jadis Andromède fut ici exposée ait jamais eu rien de plus terrible dans la voix. Nous sommes près des rochers où Thésée vint la délivrer. Saint Jérôme a mentionné cette légende de la princesse égyptienne. On nous pardonnera d'aller dormir après s'y avoir fait allusion.

Lundi, 12 mars.

Je dois noter ici une agréable rencontre. C'est celle de l'abbé Vialet, que j'avais connu à Rome économe de Saint-Louis-des-Français. Il est aujourd'hui ermite à Amouas, l'ancienne Emmaüs-Nicopolis. Il avait commencé par vivre à Saint-Jean du Désert, dans une grotte où il a laissé soixante-dix kilos d'embonpoint. On prétend qu'un homme ne saurait perdre la moitié de son poids sans mourir. Celui-ci a fait ce sacrifice et se porte fort bien. Sous son habit de moine il garde toute l'allure d'un soldat. Son œil est plein de vie et sa parole ardente. C'est un grand cœur et un vaillant chrétien.

Touché par la grâce, il brisa son épée et se fit prêtre. Cela n'a pas suffi à cette nature loyale et généreuse. Le monde lui a fait pitié, et il est venu res-

susciter ici les traditions des Pères du désert. A mon avis, il n'y réussit pas mal. Le général Boulanger, son camarade de promotion à Saint-Cyr, lui écrit de temps à autre : « Que fais-tu donc là-bas ? Je n'y comprends plus rien. » Le P. Cléophas, — il a pris ce nom en souvenir de l'un des disciples d'Emmaüs, — ne répond pas et consacre sa vie à louer Dieu. A huit heures du soir il se couche ; à minuit il se lève et chante l'office, faisant à lui seul les deux parties du chœur ; à deux heures il essaye de reprendre le sommeil ; à cinq heures il fait oraison, et la journée se passe entre le travail manuel et la prière. Il vit absolument seul. Un nègre, logé à distance, va à la ville vendre les primeurs de son jardin et acheter le pain de chaque jour. Au reste, comme nourriture, il s'est plus particulièrement voué au cresson, aux caroubes et aux racines d'herbes sauvages. Les jours de fête il s'accorde des légumes et de l'huile rance. Le vin ne figure sur sa table que pour recevoir les visiteurs. Il les accueille avec l'entrain et l'ouverture de cœur qui distinguent le soldat français sous quelque habit qu'on le retrouve. Tout ce qu'il se réserve en retour de sa gracieuse hospitalité, c'est de plaider énergiquement l'identité de son Emmaüs avec celui de l'Évangile. Autant pour me convaincre sur ce point, — ce qui ne lui sera pas facile, — que pour nous faire les honneurs de sa solitude, il a renoncé hier à son pèlerinage de Nazareth, et il nous sert de guide aujourd'hui jusqu'à Amouas, où nous devons déjeuner.

A sept heures du matin, nous quittons Jaffa par un temps délicieux. Notre voiture est mauvaise, mais les chevaux marchent bien. Trop rapidement nous traversons ces incomparables bosquets d'orangers et de citronniers, qui font des environs de la ville le plus délicieux des jardins. Les grands arbres plient sous les fruits et les fleurs, car à cette époque de l'année les uns et les autres se touchent sur les branches, comme si le passé et l'avenir y voulaient vivre ensemble. L'eau est partout dans le sous-sol, et d'innombrables norias la font courir à travers mille rigoles, répandant partout la fraîcheur et la fécondité. Il est regrettable que la propriété privée ne soit plus sauvegardée quand elle s'éloigne de la ville. Avec l'arrosage, ce paradis s'élargirait peu à peu et envahirait la plaine de Saron. Mais les bachi-bouzouks, installés de loin en loin dans leurs petites tours de garde, ne suffisent pas à écarter les maraudeurs. Au troisième kilomètre, les jardins s'arrêtent et font place à des champs ordinaires pas trop mal cultivés.

Une ferme-école juive nous prouve que les idées d'Europe arrivent ici et y prennent pied. Il est d'ailleurs évident que la population est plus laborieuse dans ce district que dans le reste de la Palestine. La terre, pour y être rouge et sablonneuse, n'en demeure pas moins fertile, et tout est bon pour la remuer. Les bœufs sont de petite taille ; on les emploie quand même au labour. Parfois un chameau seul forme tout l'attelage. Le plus détestable est de voir labourer ensemble un âne et

un bœuf. L'allure de ces deux bêtes n'étant pas la même, le baudet devient le souffre-douleur. Je n'ai jamais mieux compris que maintenant le précepte de Moïse<sup>1</sup> : *Non arabis in bove simul et asino*, et je regrette qu'on ne l'observe plus ici. Le laboureur, pour stimuler l'attelage, tient toujours dans sa main le *dorban* ou bâton armé d'une pointe de fer, dont il est souvent question dans l'Écriture.

De grandes haies de cactus bordent la route et délimitent les propriétés. Le coton et le lin poussent dans les sillons. On sait le rôle important qu'avec la laine ces matières textiles ont joué de tout temps dans l'histoire du luxe oriental. Des vignes, plantées comme dans le midi de la France, épanouissent déjà leurs feuilles au soleil. Les pommes de terre elles-mêmes ne font pas ici mauvaise figure, tout en restant une surprenante innovation. Partout, sous nos pas, les tulipes, les anémones, les narcisses, étalent leurs voyantes couleurs. Notre aimable prélat romain, qui nous a retrouvés à Jaffa, veut bien nous faire un cours de botanique. La flore de Saron est des plus variées.

Nous laissons à gauche, sur une petite colline, le village arabe d'Yazour. Il est bâti en terre mêlée de paille. Les figuiers et les oliviers qui l'entourent lui donnent un joli aspect. Faut-il reconnaître ici l'ancienne Gazer du roi cananéen Horam, qui fut taillé en pièces par Josué<sup>2</sup> ? La ville qu'un Pharaon

<sup>1</sup> Deutér., xxii, 10.

<sup>2</sup> Josué, x, 33.

brûla et donna en dot à sa fille, épouse de Salomon<sup>1</sup> ? Sa situation vis-à-vis d'Emmaüs<sup>2</sup>, entre la mer et Béthoron inférieure<sup>3</sup>, autant que son nom actuel, rappelant assez bien celui d'autrefois, rendraient l'identification possible. Mais il n'y a pas ici de ruines rappelant une cité reconstruite par Salomon. Quelques pierres taillées, restes d'une ancienne église, attirent seules notre attention, et nous savons d'ailleurs que Gazer a été trouvée un peu plus loin, sur cette route, par M. Clermont-Ganneau.

Voici la maréchaussée du pays : deux bachi-bouzouks, coiffés d'un tarbouch rouge, vêtus de vieilles tuniques, jadis peut-être noires, aujourd'hui de la couleur qu'on voudra, s'avancent vers nous. Ils ont tout l'air de forçats en rupture de ban. Un vieux fusil, un grand sabre, un bon coursier, leur suffisent pour paraître assurer la police de la route. Sans nous regarder, ils tournent à gauche et vont s'enfermer dans la tour de garde qui est leur logement officiel. Deux chevaux dont on a lié les jambes paissent et hennissent sur le gazon. Ce sont leurs bêtes de rechange, à moins qu'il n'y ait dans la tour un supplément de bachi-bouzouks.

Des femmes vont au marché de Jaffa vendre du lait et du beurre. Sur le sein de quelques-unes s'épanouissent des têtes de poulets, avec leurs crêtes rouges, comme de vivantes et mobiles ané-

<sup>1</sup> III Rois, ix, 16.

<sup>2</sup> Machab., iv, 15.

<sup>3</sup> Josué, xvi, 3.

monés. Les bonnes bêtes ont été remisées dans ce pli de chemise que tout paysan se fait un devoir de ménager entre le sein et la ceinture. Faut-il expliquer par ce détail de la vie réelle cette expression métaphorique de l'Écriture : *Être dans le sein de quelqu'un*, pour dire qu'on est de ses amis, de sa famille, de son bien ? Pourquoi pas, s'il est acquis que les Orientaux ont toujours entre leur vêtement et leur poitrine un portefeuille où ils abritent ce qu'ils possèdent de plus précieux. Une caravane de chameaux se dirige gravement vers nous. Au fond du tableau se dressent les montagnes de Juda.

Laissant à gauche, avec sa mosquée ombragée de palmiers et de sycomores, Beith-Dedjan, peut-être l'ancienne maison de Dagon, où les Philistins avaient érigé un temple à leur dieu-poisson, nous suivons la route qui va directement à Ramleh. Elle est convenablement réparée, et nous marchons vite. Lydda, où Pierre guérit Énée le paralytique, élève à notre gauche son blanc minaret au-dessus de ses jardins et parmi les palmiers. Le paysage est franchement oriental. Lydda fut appelée, sous Adrien, Diospolis, la ville de Jupiter, mais le christianisme effaça ce souvenir païen et lui rendit son nom biblique. Elle a joué un rôle au point de vue religieux et militaire au temps des croisades. Le culte de saint Georges, sur son beau coursier, ferrassant le dragon et délivrant une jeune fille, fut particulièrement cher aux chevaliers du moyen âge. C'est à Lydda, disait-on, que ce saint était né et qu'il avait

son tombeau. Un bois d'oliviers que nous traversons est plein de souvenirs historiques. Bonaparte y a campé, et Colbert les avait fait planter, ignorant peut-être qu'avant lui un autre-intendant du grand roi, Bâal-Hanañ, ministre de David<sup>1</sup>, avait eu là ses occupations principales. Après la cinquième tour de garde, nous sommes à Ramleh.

Ramleh veut dire le sable. Le nom est bien donné. La plaine devient ici très sablonneuse. En allant du nord au sud, Saron se terminait à peu près vers le point où nous sommes, et Séphéla commençait, se déroulant jusqu'à Azôt et Gaza. Tandis qu'on laisse nos chevaux respirer un moment, nous allons voir, au couvent des Franciscains, la maison dite de Joseph d'Arimatee et l'atelier de Nicodème. Rien de tout cela n'est historiquement fondé. Ramleh a une origine toute musulmane, et ce que l'on nous y montre n'est pas plus vieux que les Croisades. Le premier pèlerin qui parle de *Ramala* est le moine Bernard, du IX<sup>e</sup> siècle. Pas un autre avant lui n'a mentionné cette localité. Au reste, Guillaume de Tyr et Aboulféda déclarent que Ramleh ne fut pas bâtie sur l'emplacement d'une ancienne ville, mais sur un terrain entièrement neuf.

Une course à la tour des Quarante-Martyrs, dont les souvenirs sont tout Sarrasins, ne nous tente pas. Son seul mérite est le bel effet qu'elle produit au fond de la plaine, quand on vient de Jaffa. A ce point de vue, nous lui avons déjà rendu justice.

<sup>1</sup> Paralip., xxvi, 28.

Il faut d'ailleurs être à midi à Amouas. Cependant notre cocher a installé ses chevaux comme si l'on devait s'éterniser ici. Par deux fois le P. Cléophas l'a averti qu'il est temps de partir. L'Arabe fait le sourd. S'il ignore qu'on ne résiste pas impunément au soldat français qui commande, il va l'apprendre à ses dépens. En un clin d'œil auge, tréteaux, avoine, roulent à terre, aux pieds du vieux capitaine. Après quoi nous partons sans autre observation. Il paraît que ces arguments sont les seuls décisifs en ce pays. Nous le saurons pour l'avenir.

La plaine devient légèrement ondulée. De magnifiques troupeaux de brebis y paissent, comme au temps de Séraï sous David. Le village à notre gauche, sur un monticule environné d'un rempart de cactus, c'est El-Koubab. Quelques Arabes, en train d'extraire de l'orge de leurs silos, s'arrêtent pour voir venir des femmes qui descendent de la colline, à droite, sur laquelle se trouve l'ouéli d'Abou-Chouchèh. Elles viennent d'une fontaine, car elles portent très gracieusement, les unes sur leurs épaules, les autres sur leur tête, des amphores pleines d'eau.

C'est un peu en arrière de ce tombeau de santon que des fouilles récentes ont révélé l'existence d'une ancienne cité. Des pressoirs à vin, des substructions massives, de vastes citernes, des tombes creusées dans le roc, un bas-relief d'argile trouvé par M. Bergheim, qui bâtissait là sa maison, ont donné à réfléchir aux savants. Le nom de Tell-Djezer, conservé à cette colline, fit sup-

poser à bon droit qu'ici, et non à Yazour, pouvait être l'ancienne ville de refuge Gazer, sur la frontière méridionale d'Éphraïm. M. Clermont-Ganneau eut la satisfaction de démontrer jusqu'à l'évidence que cette supposition était fondée. Il trouva dans des inscriptions hébraïques et grecques gravées sur le roc, et marquant la zone sabbatique autour de l'antique cité, le nom de Gazer écrit deux fois en toutes lettres. Il n'y a peut-être pas en Palestine d'autre ville dont l'identité soit établie par des inscriptions aussi incontestablement authentiques.

Si, quittant la grande route, nous prenions le sentier à gauche, nous entrerions bientôt dans la vallée d'Aïalon. C'est là que Josué, montant de Galgala, après avoir marché toute la nuit avec les braves d'Israël, tomba sur les cinq rois amorrhéens et les mit en fuite. Comme ils descendaient les hauteurs de Béthoron, Jéhovah fit tomber sur eux des pierres qui les tuèrent. Alors Josué parla à l'Éternel et dit :

Soleil, à Gabaon arrête!

Et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon!

Et le soleil s'arrêta et la lune aussi,

Jusqu'à ce que la nation eut mis en pièces ses ennemis<sup>1</sup>.

Le massacre fut épouvantable. Josué ayant fait saisir dans la caverne de Makkéda, où ils s'étaient cachés, les cinq rois amorrhéens, les égorgea de

<sup>1</sup> Josué, x, 9 et suiv.

sa propre main. Il fit pendre leurs cadavres aux arbres de la route tout un jour. On ne les descendit qu'à la nuit pour les jeter pêle-mêle dans la caverne même où les malheureux avaient été surpris. La porte en fut obstruée par des rochers que l'on y roula. Leurs squelettes y sont peut-être encore.

Nous approchons des montagnes de Juda. El-Athroun, une ancienne forteresse, en marque les premiers contreforts. Ces restes de tour, que nous voyons au sommet de la colline, et les murs qui protégeaient la citadelle sont de l'époque des Croisades, aussi bien que les ruines d'une vieille église cachée sous les ronces. De vastes salles ogivales ont été transformées en une série d'habitations misérables où des familles arabes sont logées. Le rapport fortuit entre El-Athroun et le mot latin *latro* a peut-être donné naissance à la légende qui place ici la patrie du Bon Larron. Dans ces questions-là, nos braves pères les Croisés n'y regardaient pas de si près, et un mot, fût-il latin, dans un pays où il devait être araméen ou arabe, leur semblait aussi concluant que la plus scientifique des démonstrations. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à ces sommets couronnés de ruines se rattachent les souvenirs d'un brigand célèbre, mais qui ne fut pas celui de l'Évangile.

Josèphe<sup>1</sup> nous a conservé l'histoire d'Athronge, ce berger audacieux qui, exploitant courageusement sa force physique, et appuyé par quatre

<sup>1</sup> *Antiq.*, xvii, 10, 7 et 9. — *B. J.*, II, 4, 3.

frères aussi vaillants que lui, se transforma en roi des montagnes à la fin du règne d'Hérode. C'est ici qu'il avait son quartier général. Juifs et Romains devaient subir ses exactions et ses violences. Un jour ses soldats osèrent s'en prendre à un convoi de vivres et d'armes qui passait à Emmaüs, en allant ravitailler une légion romaine. Le centurion Arius et quarante de ses meilleurs soldats furent tués. Les autres n'échappèrent à la mort que parce que Gratus vint à leur secours. Or il n'était pas dans les traditions impériales de laisser impunément massacrer des légionnaires. Varus accourut pour les venger, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Les habitants d'Emmaüs s'enfuirent à son approche, mais leur ville n'en fut pas moins incendiée. Ainsi fut punie l'audace d'Athronge et de ses partisans. Les gens du pays n'en perdirent pas le souvenir et attachèrent peut-être le nom du brigand aux ruines qu'il avait provoquées. Il n'est pas douteux que Athronge et El-Athroun se ressemblent fort. La ville fut rebâtie, mais transportée vers le nord. C'est là que, contournant les restes d'un camp romain, nous allons chercher son site au temps de Jésus.

Le maître de l'hôtel Heyward, qui comptait peut-être sur notre visite, nous voit passer outre avec quelque regret. En dix minutes nous sommes à l'ermitage de notre ami, qui se transforme aussitôt en Vatel, et avec les provisions dont nous sommes munis, nous dresse un véritable banquet. L'installation, due à la piété de M<sup>lle</sup> de

Saint-Cricq, est d'ailleurs convenable. Vainement nous réclamons d'être servis, comme des solitaires d'occasion, dans des écuelles de bois. Nous ne sommes pas jugés dignes de cet honneur. Au reste, notre hôte lui-même fait trêve pour aujourd'hui avec son austérité ordinaire. Il veut, selon le précepte de l'Évangile, que nul ne puisse soupçonner ses mortifications, et, prenant un air de fête, il entend que tout soit bien chez lui, depuis la figure lavée qui dissimule le jeûne, jusqu'à la belle vaisselle qui met en relief un bon déjeuner. Pour nous, l'huile et le vin de Bethléhem sortent de leur cachette. Tout est excellent, et lui-même alimente le repas de sa verve gauloise et de sa parfaite amabilité. Et dire qu'après cela je vais avoir le courage de le troubler peut-être dans sa piété et d'attrister son âme, en réfutant sa thèse chérie sur l'identité d'Emmaüs Nicopolis avec l'Emmaüs de l'Évangile ! C'est cruel, oui ; mais, hélas ! *amicus Socrates, amicus Plato, magis amica veritas.*

Non, ce n'est pas ici que sont venus les deux disciples le jour de la résurrection. Ils étaient sortis pour faire une promenade, *duobus deambulantibus*, *δυσιν ἐξ αὐτῶν περιπατοῦσι*<sup>1</sup>. Ils allaient à une partie de campagne, *euntibus in villam*, *πορευόμενοι εἰς ἀγρόν*. Le but de leur promenade était un village, *κώμη*, et non une ville, *πολις*, situé à soixante stades, environ dix kilomètres, et non à cent soixante stades, vingt-huit kilomètres, quoi qu'en

<sup>1</sup> Marc, xvi, 12.

disent certains manuscrits visiblement erronés. Aussi, s'étant mis en route dans l'après-dîner, — il n'est pas question du repas qu'ils auraient dû faire sur le milieu du jour, s'ils étaient partis le matin, — après que la première nouvelle de la résurrection s'était déjà ébruitée dans la ville, sans toutefois y trouver beaucoup de crédit, ils atteignent le terme de leur excursion au coucher du soleil et prennent prétexte de la nuit qui tombe pour retenir auprès d'eux leur mystérieux compagnon. Quand ils l'ont reconnu à la fraction du pain, ils se hâtent de revenir à Jérusalem où les disciples ne sont pas encore couchés. La proposition que leur fait Jésus de manger pour prouver la réalité de sa résurrection laisse même supposer qu'on était encore à table, car il ne demande à manger que par occasion et non par besoin. Quoi qu'il en soit, il est évident que le récit évangélique exclut absolument un parcours de vingt-huit kilomètres à l'aller et d'autant au retour. Ceci s'impose à quiconque ne connaît aucun Emmaüs et traduit l'Évangile sans nos préoccupations topographiques actuelles. Or, pour aller contre le sens naturel de l'Écriture il faut avoir des raisons graves et une antilogie désagréable à supprimer. Ici rien de pareil. Quand même on ne saurait pas où fut Emmaüs, qu'y aurait-il de compromis dans le récit évangélique ? Il est bien d'autres villes plus importantes que l'on n'a pas encore retrouvées. Mais torturer le texte sacré et faire violence au sens naturel pour en arriver à Emmaüs-Nicopolis, me semble plus qu'extraordi-